



Le Bal des Ardents et les Enfants du Limon
vous invitent

Exposition *Albert Camus et les libertaires*

A l'occasion de la parution du livre *Albert Camus et les libertaires*, aux éditions Egregores.
En présence de Lou Marin, éditeur.

Du 13 Novembre 2008 au 15 Décembre 2008

Vernissage le 13 Novembre 2008
Conférence de Lou Marin à partir de 17 heures

A cette occasion nous vous proposons une conférence autour de

Albert Camus et la peine de mort

Par Marc-Henri Arfeux, professeur, auteur de deux dossiers critiques sur l'oeuvre de Camus,

Le premier homme - Albert Camus - Editions Gallimard
Réflexions sur la guillotine - Albert Camus - Editions Gallimard

Mercredi 19 Novembre 2008
Conférence à partir de 17 heures

Albert Camus et les libertaires par Paco



L'action d'Albert Camus aux côtés des anarchistes a longtemps été occultée par les chroniqueurs, pour ne pas dire les censeurs. À Lourmarin, où Camus repose, une exposition et un colloque réparent « l'oubli ».

Camus est né en Algérie, en 1913, dans une famille pauvre. Orphelin de père (tué en 1914 lors de la bataille de la Marne), Albert a été élevé par sa mère, une femme d'origine espagnole presque sourde et analphabète, et sa grand-mère. Soutenu par ses instituteurs et professeurs, dont Louis Germain et Jean Grenier, il fera de brillantes études mais, touché par la tuberculose, ne pourra pas décrocher l'agrégation et le professorat qu'il convoitait.

C'est à *Alger républicain* que Camus fera ses premières armes dans le journalisme. Écrivain, dramaturge, essayiste, il écrira et publiera successivement *La Révolte dans les Asturies* (1936), *L'Envers et l'endroit* (1937), *Noces* (1939), *L'Étranger* et *Le Mythe de Sisyphe* (1942). Pendant la guerre, il rejoindra la rédaction de *Combat clandestin*. À la Libération, il en deviendra le rédacteur en chef. Il quittera *Combat* en 1947 et poursuivra son œuvre en publiant *La Peste* (1947), *Lettres à un ami allemand* et *L'État de siège* (1948), *L'Homme révolté* (1951), *La Chute* (1956)... En 1957, Camus a reçu le prix Nobel de littérature. La même année sortait *Réflexions sur la peine capitale*. Il est mort le 4 janvier 1960 dans un accident de voiture. Son ami Michel Gallimard était au volant. Camus avait quarante-sept ans et jouissait d'une renommée internationale. Il est enterré dans le cimetière de Lourmarin, village où il avait acheté une maison en 1958.

La guerre d'Algérie faisait des ravages à la mort de Camus. Elle est pour beaucoup dans les polémiques qui entourèrent l'écrivain. Bien que Pied-noir, Camus a été l'un des premiers à dénoncer le colonialisme français et à soutenir les Algériens musulmans dans leur volonté d'émancipation culturelle et politique, tout en émettant de très sérieuses réserves sur le FLN qu'il jugeait trop autoritaire et centraliste.

Sa vive sympathie pour le mouvement libertaire n'aida pas à apaiser les critiques. De nombreux indices illustrant son attachement à la tradition anarchiste parsèment ses écrits, pièces de théâtre, essais et romans. Pour ne parler que de lui, *L'Homme révolté* résonne comme une véritable profession de foi. L'ouvrage s'inscrit dans une problématique purement libertaire. Comment faire la révolution en évitant le recours à la terreur ?

Dans les années 1940 et 1950, Camus entretiendra des liens étroits avec les responsables de journaux anarchistes, francophones ou non. Parmi eux, Rirette Maîtrejean (coéditrice du journal *L'Anarchie*), Maurice Joyeux et Maurice Laisant (du *Monde libertaire*), Jean-Paul

Samson et Robert Proix (de la revue culturelle et antimilitariste *Témoins*), Pierre Monatte et André Rosmer (de *La Révolution prolétarienne*), Louis Lecoin (de *Défense de l'homme* et de *Liberté*), Gaston Leval et Georges Fontenis (du *Libertaire*), Giovanna Berneri (veuve de l'anarchiste Camillo Berneri assassiné à Barcelone, du journal italien *Volontà*), José Ester Borràs (du journal espagnol *Solidaridad Obrera*)... Camus avait aussi des contacts avec des journaux anarcho-syndicalistes suédois (*Arbetaren*), allemand (*Die freie Gesellschaft*) et latino-américain (l'Argentin *Reconstruir*).

Les interventions d'Albert Camus aux côtés des anarchistes sont nombreuses. Il soutenait par exemple l'antimilitariste Maurice Laisant lors du procès fait aux Forces libres de la paix qui étaient poursuivies pour leur lutte contre la guerre d'Indochine. « *Il me semble impossible que l'on puisse condamner un homme dont l'action s'identifie si complètement avec l'intérêt de tous les autres hommes. Trop rares sont ceux qui se lèvent contre un danger chaque jour plus terrible pour l'humanité* », plaïda-t-il devant un tribunal sourd à ses arguments. Le compte-rendu de l'audience fut publié en février 1955 dans *Le Monde libertaire*. Camus était présent dans les meetings et manifestations organisés par les libertaires contre la répression en Espagne ou dans les pays de l'Est (à Berlin-Est en 1953, à Poznan et à Budapest en 1956). « *Le monde où je vis me répugne, mais je me sens solidaire des hommes qui y souffrent* », disait-il.

Auteur d'articles publiés dans *Le Libertaire* et dans *Le Monde libertaire*, Camus était également très proche des syndicalistes révolutionnaires de *La Révolution prolétarienne* avec qui il fonda les Groupes de liaison internationale (GLI) qui aidaient les victimes des régimes totalitaires, staliniens et franquiste notamment. La situation en Espagne était au cœur de ses préoccupations. Dans *Le Libertaire* du 26 juin 1952, il publia un texte pour exposer les raisons de son refus de collaborer avec l'UNESCO où siégeait un représentant de l'Espagne franquiste. Quand Louis Lecoin lança, en 1958, sa campagne pour l'obtention d'un statut pour les objecteurs de conscience, Albert Camus était toujours là. Membre du comité de secours aux objecteurs aux côtés d'André Breton, de Jean Giono, de Lanza del Vasto, de l'abbé Pierre, il rédigea le projet de statut et participa activement à la campagne qui aboutira, en 1963, par une victoire qu'il ne verra pas. Homme révolté, insoumis, admirateur de Gandhi, Camus milita contre tous les terrorismes et imprégna de non-violence son idéal libertaire. « *Ni victimes ni bourreaux...* »

Après sa disparition brutale, les anarchistes furent abattus. Leur désarroi se lisait dans *Le Monde libertaire* de février 1960. Le mensuel publia des contributions de Maurice Joyeux, Maurice Laisant, F. Gomez Pelaez, Roger Lapeyre, J.-F. Stas et Roger Grenier. La rédaction du ML signa un article intitulé *Albert Camus ou les chemins difficiles*. Ce qui résume bien la vie et l'œuvre d'un philosophe qui refusait d'être considéré comme un guide, un maître à penser.

« *Albert Camus, qui au-dessus de tout plaçait l'esprit d'équipe, était notre camarade, écrivaient les anars en deuil. Son amitié, qui n'a jamais supposé une adhésion entière à toutes les solutions que nous proposons aux hommes, ne s'est jamais relâchée. Sa présence, dans nos manifestations, ses contacts avec quelques-uns d'entre nous aux heures difficiles en font foi.* » Maurice Laisant, qui avait reçu un soutien appuyé de Camus devant la 17ème Chambre correctionnelle, ne cachait pas non plus son émotion : « *Chacun voudrait dire son deuil de celui que nous perdons et en le faisant aujourd'hui, j'ai le sentiment de reconnaître la dette de tous les pacifistes envers celui qui fut plus qu'un grand homme : un homme !* »

L'exposition *Le don de la liberté : Albert Camus et les libertaires* est à voir jusqu'au 24 août à la bibliothèque municipale de Lourmarin (Vaucluse). Une initiative préparée avec le concours du Centre Albert-Camus (bibliothèque Méjanès d'Aix-en-Provence),

de la librairie du Monde libertaire (Paris), du Centre international de recherches sur l'anarchisme (CIRA) de Lausanne, de l'Institut international d'histoire sociale (IIHS) d'Amsterdam et de collectionneurs privés.

Ouverture du mardi au dimanche, de 17h à 20h30, les vendredis et samedis de 10h à 13h. Entrée libre. Renseignements au 04 90 08 34 12 ou au 04 90 68 10 77.

Sur le même thème, les Journées Albert Camus se dérouleront au château de Lourmarin, les 10 et 11 octobre 2008, avec des témoins, des écrivains, des chercheurs, des journalistes. Entrée libre.

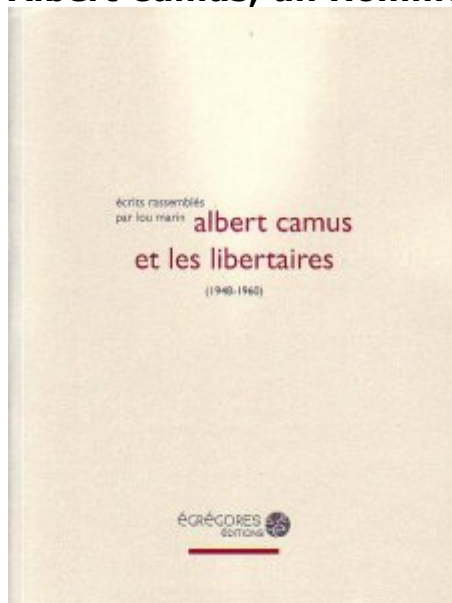
Informations en écrivant à l'association Rencontres méditerranéennes Albert Camus, mairie 84160 Lourmarin. Renseignements par téléphone au 04 90 08 34 12 ou par Email : andree.fosty@free.fr

Les textes publiés par *Le Monde libertaire* après la mort d'Albert Camus ont été réunis dans le numéro 26 de la revue *Volonté anarchiste*.

On peut encore lire *L'œuvre et l'action d'Albert Camus dans la mouvance de la tradition libertaire*, un essai de Teodosio Vertone publié par l'Atelier de création libertaire.

En illustration, un libertaire vu par un autre libertaire, Albert Camus photographié par Henri Cartier-Bresson.

Albert Camus, un Homme révolté par Paco



Avec le livre *Albert Camus et les libertaires (1948-1960)*, les éditions Egrégores offrent un document très convaincant sur l'engagement du Prix Nobel de littérature 1957 aux côtés des anarchistes.

L'été dernier, Le Mague publiait un article commentant les liens qui unissaient **Albert Camus et les libertaires**. À l'approche des XXVes rencontres méditerranéennes Albert Camus qui se dérouleront les 10 et 11 octobre à Lourmarin sur le thème *Le don de la liberté : Albert Camus et les libertaires*, les éditions Egrégores versent au dossier un puissant argumentaire.

Dédié chaleureusement à Catherine Camus, l'ouvrage regroupe de nombreux textes de et sur Camus rassemblés et commentés par Lou Marin. Depuis trente ans, Lou Marin milite au sein d'un courant anarchiste non-violent de langue allemande, Graswurzelrevolution, continuateur de la revue française *Anarchisme et non-violence* que l'on retrouve à présent sur Internet sous l'appellation **Anarchisme et non-violence 2**. Pour les anarchistes, Albert Camus est une référence incontournable. En particulier pour celles et ceux qui sont touchés par les réflexions de Camus sur la violence révolutionnaire. Comme le rappelle cet ouvrage, l'auteur de *L'Homme révolté*, admirateur de Gandhi, rejetait toutes les violences. « *Je crois que la violence est inévitable (...) Je dis seulement qu'il faut refuser toute légitimation de la violence* », expliquait-il.

C'est en rencontrant Rirette Maîtrejean (1887-1968), co-éditrice du journal *L'Anarchie* avec Victor Kibaltchich (alias Victor Serge), qu'Albert Camus fut sensibilisé à la pensée libertaire. Rirette était correctrice au journal bourgeois *Paris Soir*. Albert y était rédacteur et secrétaire de rédaction. Au marbre comme pendant les mois d'exode, en 1940, avec Rirette et des typos, correcteurs et imprimeurs souvent anarcho-syndicalistes, Camus eut le temps de découvrir les traditions libertaires en France. Peu à peu, Camus, le « *camarade absolument parfait* », fit la connaissance des anarchistes responsables de diverses publications françaises (*Le Monde libertaire, Défense de l'Homme, Liberté, Le Libertaire, Témoins...*) ou étrangères (*Volonta, Solidaridad Obrera, Arbetaren, Die freie Gesellschaft, Reconstruir, Babel...*). Camus collabora régulièrement à certains de ces journaux et rencontra ses animateurs. Il profita même de son séjour à Stockholm, lors de la remise de son prix Nobel en 1957, pour se faire interviewer par *Arbetaren* et visiter les locaux de la Sveriges Arbetaren Centralorganisation (SAC), l'organisation anarcho-syndicaliste suédoise.

Dans les années 1930, Albert Camus semblait avoir déjà des prédispositions pour les analyses libertaires. Il s'était fait viré du parti communiste, en 1937, parce qu'il soutenait Messali Hadj, leader du Mouvement nord-africain (MNA), parti rival du FLN qui entretenait des contacts avec le mouvement libertaire et les syndicalistes révolutionnaires de *La Révolution prolétarienne* (où Camus allait écrire). Le drame espagnol touchait aussi particulièrement Camus le méditerranéen. Appels, articles et meetings se succédèrent pour venir en aide aux militants antifranquistes. En février 1952, salle Wagram à Paris, il participa à un meeting pour soutenir cinq militants de la CNT condamnés à mort. Malgré les querelles qui faisaient rage entre eux et Camus, André Breton et Jean-Paul Sartre avaient fait le déplacement.

Albert Camus s'exprima régulièrement dans *Témoins*, revue antimilitariste et libertaire qui était ouverte à tous les courants anars. Son antimilitarisme l'engagea naturellement aux côtés de l'anarchiste Louis Lecoin, dans les colonnes de la publication *Défense de l'Homme*, mais aussi dans la lutte pour l'obtention d'un statut en faveur des objecteurs de conscience. Écrit par Camus, le projet de statut fut approuvé par les membres du comité de secours aux objecteurs de conscience et diffusé par les militants pacifistes et libertaires, notamment dans un numéro spécial de la revue *Contre-courant*.

Textes à l'appui, l'ouvrage revient sur les polémiques provoquées par *L'Homme révolté*, sur les débats dans *Témoins* ou dans *La Révolution prolétarienne*. Il est question encore des Groupes de liaison internationale (GLI), du soutien apporté à Maurice Laisant lors du procès fait aux Forces libres de la Paix, des campagnes en faveur de Gary Davis (aviateur de l'US Air Force) ou contre la peine de mort, des réactions de Camus au moment des émeutes de Berlin-Est en 1935, de Poznan en 1956, de la révolution hongroise...

Textes politiques et philosophiques se succèdent pour cerner le Camus qui affirmait : « *Bakounine est vivant en moi* ». Mais, parmi tous ces textes, c'est sans doute le témoignage des ouvriers du Livre (réunis par Georges Navel en vue d'un article dans leur publication professionnelle) qui donne le mieux la dimension humaine de notre ami. « *C'était vraiment un gars du marbre Camus, on pouvait le considérer comme un ouvrier du Livre (...). Il avait toutes nos qualités et tous nos défauts, il était exactement dans l'ambiance du marbre aussi bien du point de vue gaieté, du point de vue blague, il était dans tous les coups, dans la tradition* », dit Roy, un délégué syndical de *Combat* à l'époque où Camus en était le rédacteur en chef. « *Camus était plus souvent au marbre qu'à la rédaction* », dit un autre. « *Une chose qui peut surprendre, c'est que s'il était à l'aise parmi les ouvriers, il n'était pas à l'aise parmi les journalistes. Peut-être n'avait-il pas été admis par les journalistes comme il avait été admis par nous* », suggère Rirette Maîtrejean.

Comme le constate en épilogue Freddy Gomez, « *la place laissée vide par la disparition de Camus l'espagnol ne fut jamais comblée* ». En mai 1952, dans une réponse adressée à Gaston Leval, Albert Camus affirmait que la société de demain ne pourra pas se passer de la pensée libertaire. En 2008, cette évidence devient de plus en plus criante. Que les libertaires retroussent leurs manches...

Albert Camus et les libertaires (1948-1960), éditions Egrégores, 268 pages. 15€.

Les éditions Egrégores sont membres du [Club du livre libertaire](#)

Le livre sera présenté dans divers lieux :

- ▶ Au salon du livre libertaire organisé par la CNT les 17 et 18 octobre à Saint-Etienne.
- ▶ Au salon du livre de Tournus le 2 novembre.

► Au CIRA de Marseille le 8 novembre.

► A la librairie [Le Bal des Ardents](#) (17, rue Neuve 69001 Lyon) le 13 novembre dans le cadre de l'exposition *Albert Camus et les libertaires* qui sera présentée du 13 novembre au 13 décembre. Marc-Henri Arfeux (qui a dirigé l'édition de *L'Homme révolté* chez Folio) donnera également une conférence. Informations auprès de la librairie [Le Bal des Ardents](#)

Camus, le méconnu



La surprise littéraire de la rentrée nous arrive par une petite maison d'édition marseillaise : « *Egrégores Editions* » que j'ai déjà eu le privilège de vous présenter à sa naissance en 2005.

Si pour cette nouvelle parution, l'auteur ne nous est pas inconnu, puisqu'il s'agit d'Albert Camus, en revanche ses écrits libertaires enfin réunis nous montre un écrivain méconnu.

Camus durant son vivant fut souvent honni ou tout du moins incompris par certains intellectuels de gauche dès 1950.

On a le souvenir de l'éternel combat entre Sartre et lui, ou bien de celui d'un écrivain dont on « *réduit l'actualité du propos à une seule dimension historique et politique* » comme l'écrit Lou Marin qui a rassemblé les articles rédigés par Camus dans la presse na-

tionale et internationale libertaire de 1948 à janvier 1960 au moment de sa mort brutale.

La préface savante de Lou Marin met en lumière le journaliste qu'a été Camus et que l'on a oublié, retrace les étapes de sa vie, de ses rencontres, en particulier sa collaboration avec la presse politique libertaire « *le Monde libertaire* », la presse syndicaliste « *La révolution prolétarienne* », la revue culturelle et antimilitariste « *Témoins* » ainsi qu'avec la presse libertaire espagnole, italienne, suédoise, argentine.

La pensée, l'analyse d'A. Camus s'affirment dans une volonté pacifiste, par un besoin de liberté des peuples qui lui feront prendre position lors de l'envahissement de la Hongrie, de la Tchécoslovaquie et bien sûr contre le colonialisme en Algérie.

Il est effaré de ce qui se passe dans le monde et il fait la critique du « cynisme politique ».

Mais en même temps il est conscient et vit la contradiction et les dérives

que portent la nécessité de la lutte des peuples et son désir de non-violence : « *la violence est à la fois nécessaire et injustifiable* » mais aussi « *la non-violence est souhaitable mais utopique* ».

Et encore, dit aussi qu'en priorité « *les gens doivent être sauvés au lieu d'être sacrifiés* » ce qui est la thèse centrale de « *Ni victimes ni bourreaux* » (1946).

Dès 1958, auprès de Louis Lecoin il s'engage à militer et à défendre les objectifs de conscience et à réclamer pour eux un statut.

C'est lui aussi qui en 1956 fait passer l'appel ouvert des insurgés de Budapest aux intellectuels Français.

C'est encore lui qui s'oppose à la légitimation de Franco après la guerre d'Espagne et qui participera à toutes les luttes antifranquistes à l'intérieur ou à l'extérieur du pays alors que la plupart des gens abandonne l'Espagne à son triste sort.

D'ailleurs le peuple espagnol ne l'oubliera jamais et il est émouvant de lire dans l'épilogue les textes qui lui rendent hommage à sa mort.

Camus disait aimer l'odeur des caractères en plomb, de l'encre, du papier et la solidarité avec les ouvriers du livre et les typos qu'il retrouvait au marbre...

Eux aussi témoigneront. Le livre « *Albert Camus et les libertaires* » donne envie de relire ses ouvrages et son théâtre, car il donne une autre lumière de ce qu'était réellement Camus.

De plus dans ce livre il y a des inédits, de très beaux textes peu connus. Camus journaliste a un ton bon enfant, sans pédanterie, car il avait le souci d'être bien compris et avait l'amour des mots comme Gide.

On est loin du Camus de B. H-L ou de Glucksmann. Au contraire, à la lecture des articles j'ai souvent eu l'impression qu'il parlait à côté de moi.

Dans toutes les bonnes librairies « Albert Camus et les libertaires » écrits rassemblés par Lou Marin (1948/1960). Egrégores Editions 15 euros

REGARDS DE FEMMES Judith Martin-Razi

Camus, le méconnu

La surprise littéraire de la rentrée nous arrive par une petite maison d'édition marseillaise : « *Egrégores Editions* » que j'ai déjà eu le privilège de vous présenter à sa naissance en 2005.

Si pour cette nouvelle parution, l'auteur ne nous est pas inconnu, puisqu'il s'agit d'Albert Camus, en revanche ses écrits libertaires enfin réunis nous montre un écrivain méconnu.

Camus durant son vivant fut souvent honni ou tout du moins incompris par certains intellectuels de gauche dès 1950.

On a le souvenir de l'éternel combat entre Sartre et lui, ou bien de celui d'un écrivain dont on « *réduit l'actualité du propos à une seule dimension historique et politique* » comme l'écrit Lou Marin qui a rassemblé les articles rédigés par Camus dans la presse nationale et internationale libertaire de 1948 à janvier 1960 au moment de sa mort brutale.

La préface savante de Lou Marin met en lumière le journaliste qu'a été Camus et que l'on a oublié, retrace les étapes de sa vie, de ses rencontres, en particulier sa collaboration avec la presse politique libertaire « *le Monde libertaire* », la presse syndicaliste « *La révolution prolétarienne* », la revue culturelle et antimilitariste « *Témoins* » ainsi qu'avec la presse libertaire espagnole, italienne, suédoise, argentine.

La pensée, l'analyse d'A. Camus s'affirment dans une volonté pacifiste, par un besoin de liberté des peuples qui lui feront prendre position lors de l'envahissement de la Hongrie, de la Tchécoslovaquie et bien sûr contre le colonialisme en Algérie.

Il est effaré de ce qui se passe dans le monde et il fait la critique du « cynisme politique ».

Mais en même temps il est conscient et vit la contradiction et les dérives

que portent la nécessité de la lutte des peuples et son désir de non-violence : « *la violence est à la fois nécessaire et injustifiable* », mais aussi « *la non-violence est souhaitable mais utopique* ».

Et encore, dit aussi qu'en priorité « *les gens doivent être sauvés au lieu d'être sacrifiés* » ce qui est la thèse centrale de « *Ni victimes ni bourreaux* » (1946). Dès 1958, auprès de Louis Lecoin il s'engage à militer et à défendre les objectifs de conscience et à réclamer pour eux un statut.

C'est lui aussi qui en 1956 fait passer l'appel ouvert des insurgés de Budapest aux intellectuels Français.

C'est encore lui qui s'oppose à la légitimation de Franco après la guerre d'Espagne et qui participera à toutes les luttes antifranquistes à l'intérieur ou à l'extérieur du pays alors que la plupart des gens abandonne l'Espagne à son triste sort.

D'ailleurs le peuple espagnol ne l'oubliera jamais et il est émouvant de lire dans l'épilogue les textes qui lui rendent hommage à sa mort.

Camus disait aimer l'odeur des caractères en plomb, de l'encre, du papier et la solidarité avec les ouvriers du livre et les typos qu'il retrouvait au marbre...

Eux aussi témoigneront. Le livre « *Albert Camus et les libertaires* » donne envie de relire ses ouvrages et son théâtre, car il donne une autre lumière de ce qu'était réellement Camus.

De plus dans ce livre il y a des inédits, de très beaux textes peu connus. Camus journaliste a un ton bon enfant, sans pédanterie, car il avait le souci d'être bien compris et avait l'amour des mots comme Gide.
On est loin du Camus de B. H-L ou de Glucksmann. Au contraire, à la lecture des articles j'ai souvent eu l'impression qu'il parlait à côté de moi.

Dans toutes les bonnes librairies « Albert Camus et les libertaires » écrits rassemblés par Lou Marin (1948/1960). Égrégories Editions 15 euros



L'été libertaire d'Albert Camus

Jean-Pierre Barou écrivain et éditeur.

QUOTIDIEN : jeudi 7 août 2008

Ces paroles de Catherine Camus, sa fille, sur un sourire mélancolique : «*Il a fallu attendre vingt-huit ans pour que cette exposition sur Camus et les libertaires ait lieu.*»

On refoulait son attachement viscéral aux anarchistes - espagnols, iraniens, algériens, argentins... -, aux syndicalistes révolutionnaires - le syndicat des ouvriers correcteurs du Livre -, aux objecteurs de conscience pour qui il va jusqu'à formuler un statut à l'intention du général de Gaulle. Cet été, faites un bond jusqu'à Lourmarin, le village du Vaucluse où Albert Camus acheta une maison en 1958, après son prix Nobel. Il y est de retour, avec sa fratrie.

«*La liberté n'est pas un cadeau qu'on reçoit d'un Etat ou d'un chef, mais un bien que l'on conquiert tous les jours, par l'effort de chacun et l'union de tous (1).*» C'est son discours, à la Bourse du travail de Saint-Étienne, en mai 1953, devant deux cents syndicalistes. Sur la photo, il est debout derrière les autres orateurs, fidèle à son horizon libertaire. «*Je refuse énergiquement d'être considéré comme un guide de la classe ouvrière.*» La petite exposition, à la bibliothèque de Lourmarin, frappe plus fort que le soleil de Provence. Son discours de Saint-Étienne est là, reproduit dans le numéro 9 de *la Révolution prolétarienne*, un journal grand et gris, comme un jour sans pain. Il collabore à tous les organes anarchistes : *le Libertaire*, *le Monde libertaire*, *Liberté*, *Témoins*, *Défense de l'homme*, *Contre-courant*. Attiré comme le fer par l'aimant. Il prend la défense des anars poursuivis pour menées antimilitaristes pendant la guerre d'Indochine, en 1945.

A l'étranger, la presse de ses frères rebelles le salue. En Italie, *Volontà* ; en Espagne, *Solidaridad Obrera* ; en Suède, *Arbetaren* ; en Allemagne, *Die freie Gesellschaft* ; au Brésil, *Reconstruir*. Une revue libertaire de Buenos Aires recueille son «dernier message». A la question : «*Les entrevues "au sommet" entre les mandataires des Etats-Unis et l'Union soviétique vous font-elles concevoir quelque espérance quant à la possibilité de surmonter la "guerre froide" et la division du monde en deux blocs antagonistes ?*» Albert Camus répond, le 29 décembre 1959, à six jours de sa mort : «*Non. Le pouvoir rend fou celui qui le détient.*»

Des lettres longues et néanmoins concises : Nicolas Lazarevitch, un anarcho-syndicaliste russe réfugié en France, et sa compagne Ida Mett, tout comme lui des opposants au bolchevisme, au totalitarisme, lui fournissent des informations pour la rédaction de sa pièce, *les Justes* et son essai, *l'Homme révolté*, à la source de sa rupture avec Jean-Paul Sartre et la gauche, en 1952. Mais, en 1958, l'année où il s'installe à Lourmarin, il accroche au mur de son séjour une peinture sur tissu montrant une tara verte, aux membres délicats, la mère de tous les bouddhas ; il soulage la révolte de ses ombres nihilistes - il réprovoque les excès anarchistes, en Espagne, par exemple. C'est alors qu'il rédige- il n'en dit rien dans ses *Carnets* - à la demande de Louis Lecoq, le grand pacifiste, ce projet de statut de l'objecteur de conscience : «*La non-violence, écrit-il, qu'on prétend si souvent tourner en dérision, s'est révélée en maints cas très efficace, alors que la résistance armée a manqué le plus souvent son but. L'importance du mouvement de Gandhi, à cet égard, n'est plus à dire.*» Déjà, en 1953, dans *l'Express*, Camus l'avait décrit comme «*le plus grand homme de notre temps*». On comprend mieux pourquoi la gauche n'a jamais aimé Camus : trop proche des insoumis. La droite, elle, a espéré le récupérer - mais l'antitotalitarisme de l'écrivain, qui l'a mené à Bakounine, le père de l'anarchie, a débouché, comme nous le rappelle activement l'exposition de Lourmarin, sur la non-violence, jamais sur des interventions armées, fussent-elles excusées par le droit d'ingérence. «*Tuer les hommes ne sert à rien que tuer encore.*» L'entrée est libre, naturellement (2).

(1) En octobre 2008, paraîtra *Albert Camus et les libertaires* aux éditions de l'Egrégore, regroupant l'ensemble des écrits libertaires de Camus - pour 40 % inédits en volume - sous la direction et avec une présentation de Lou Marin (pseudonyme d'un libertaire allemand).

(2) Andrée Fosty, présidente des Rencontres méditerranéennes Albert-Camus, a organisé l'exposition «*Le Don de la liberté : Camus et les libertaires*», jusqu'au 24 août.

Albert Camus révolté

Thème pointu pour la soirée proposée vendredi soir à la bibliothèque de Périgueux par le Collectif libertaire Marius Jacob et le Centre de recherche et d'actions culturelles et sociales (Cracs) : Albert Camus et les libertaires. C'est là le titre d'un ouvrage signé du pseudonyme Lou Mari, dont l'éditrice marseillaise, Claire Auzias, était au micro. Elle a notamment parlé de Camus « vrai compagnon du doute », révolté dont certains firent

trop rapidement un auteur consensuel. À la fin, il fut aussi question des anarchisants, trop vite présentés récemment comme d'éventuels saboteurs ferroviaires...

LECTURE. ALBERT CAMUS ET LES LIBERTAIRES : 1948-1960

Extraits d'un entretien avec Claire Auzias, éditrice, lors du Salon de l'autre livre à Saint-Étienne, autour du livre *Albert Camus et les libertaires : 1948-1960*, aux éditions Égrégories.

Le grand public connaît Camus l'écrivain, le dramaturge, le journaliste. Son œuvre a souvent été réduite à un discours humaniste dénonçant les totalitarismes du xx^e siècle. Pourtant, son engagement politique va plus loin. Peux-tu nous décrire son parcours militant ?

Son parcours est celui d'un homme né en Algérie d'une famille pauvre avec un père tué à la guerre. Il n'a pas appris la misère dans Marx mais parmi les pauvres. Il est entré au

PC vers 1934. Il y est resté trois ans. Il en est sorti sur désaccord politique au lendemain des procès de Moscou. Il arrive en France et fait la connaissance de Rirette Maitrejean. C'est là que commence le rapport avec les anarchistes. Avant, il a travaillé pour un journal, *Alger soir*, dans lequel on a souvent dit qu'il y avait des propos de type anarchiste. Ce n'est pas parce qu'il connaissait des anarchistes ni l'anarchisme, mais c'était sa propre réflexion qui s'orientait déjà de ce côté-là. À ce moment, Camus devient effectivement un ami des anarchistes, de divers engagements. Il rencontre aussi Louis Lecoin, Maurice Joyeux, les ouvriers du livre, etc. Tout ça fait des anarchismes différents. Mais pour autant, je ne ferai pas de Camus un anarchiste parce qu'il est d'accord avec cette pensée. Il la soutient, il la promeut, il travaille et milite avec des anarchistes, mais Albert Camus a une pensée « autonome ».

Quarante-huit ans après sa mort, à l'heure de la pensée unique, de la pensée molle des BHL and co, que reste-t-il de l'héritage de Camus ?
Il nous laisse beaucoup de choses en héritage car, contrairement à ce que l'on nous a beaucoup dit, il n'était

pas du tout un penseur du juste milieu. Ce n'est pas de la pensée molle, Albert Camus ! Les nouveaux philosophes ont pris le Camus antitotalitaire, mais c'était quelqu'un qui dénonçait tout autant les exactions du capitalisme. Camus nous laisse aussi en héritage l'élaboration des racines d'une pensée libre. C'est une chose fondamentale. Il y a des textes stupéfiants dans son œuvre. Tout d'abord la volonté de parler simple, limpide, sans élitisme. Camus se fout de l'élite. Son œuvre est droite, sobre, je dirais limpide, pas pour autant simpliste. Camus disait lui-même : « Je refuse d'être un guide de la classe ouvrière. » Il n'a pas joué les Sartre debout sur un tonneau à Renault-Billancourt pour aller haranguer les foules et expliquer aux gens ce qu'ils ont à faire. Chaque fois qu'il était avec des travailleurs du livre ou d'autres, il leur disait : « Je n'ai rien à vous apprendre. J'ai à apprendre des choses de vous et nous avons à élaborer ensemble. »



Propos recueillis par Didier Éducation 69

Albert Camus et les libertaires



Miguel Chueca

SI ELLE A SOUFFERT, comme tant d'autres, de l'oubli lié au passage du temps, l'œuvre d'Albert Camus s'en tire sans doute à bien meilleur compte que celle de beaucoup de ses contemporains, bien que ses romans suscitent probablement plus d'intérêt que son théâtre, moins couru aujourd'hui qu'aux temps où Gérard Philippe tenait le premier rôle dans *Caligula*. Et on pourrait en dire autant de ses essais, de *L'Homme révolté*, qui d'ailleurs n'eut jamais les suffrages de la critique, ou du *Mythe de Sisyphe*, qui connut par contre un succès notable et fit, hélas, de son auteur ce « philosophe pour classes terminales » injustement épinglé par un critique littéraire des années soixante-70.

On est certainement moins sensible aussi aux activités publiques de Camus, tributaires d'une époque en grande partie révolue, quoiqu'on n'ait pas tout à fait oublié les principales étapes de son engagement dans la gauche « progressiste » de son temps, depuis sa participation à *Combat*, le quotidien issu de la Résistance, en passant par son appui au Rassemblement démocratique et révolutionnaire ou aux efforts des Citoyens du monde de Garry Davis ou encore à la politique de Pierre Mendès France, jusqu'à ses positions en faveur de l'objection de conscience ou contre la peine de mort, pour ne rien dire de ce qui fut son engagement le plus constant : son soutien aux « républicains » espagnols, et tout particulièrement aux militants du POUM et aux anarchosyndicalistes de la CNT, qui eurent toujours – on me permettra d'en témoigner personnellement – admiration et respect pour leur ami « Alberto » Camus.

Plus connue est, en revanche, sa position face à la guerre d'Algérie résumée trop

souvent en une phrase (« Je préfère ma mère à la justice ») qui lui échappa au cours d'une conférence et qui n'a pas le sens qu'on lui attribue d'ordinaire. Une expérience particulièrement douloureuse pour lui, qui renforça l'isolement dans lequel l'avait jeté peu à peu le « désengagement » idéologique amorcé avec la parution de *L'Homme révolté* au tout début des années cinquante.

Certes, on s'intéresse encore un peu aux relations de Camus avec la fine fleur de l'intelligentsia parisienne et aux réactions suscitées dans ce milieu par la parution de cet ouvrage, tant chez les surréalistes – irrités entre autres choses¹ – des jugements que Camus y portait sur quelques-uns des fétiches de leur mouvement, que chez Sartre et ses amis des *Temps modernes*, où parut un véritable éreintement du livre, qui devait déboucher sur une rupture définitive entre les deux futurs prix Nobel de littérature².

En revanche, les relations de Camus avec les milieux libertaires et syndicalistes n'ont que médiocrement retenu l'attention des biographes qui n'ont jamais eu pour ceux-là le quart du dixième de l'estime que leur portait leur modèle. Qu'on lise les passages où l'un d'entre eux, le journaliste Olivier Todd, se réfère à ces relations et on verra le peu de cas qu'une certaine gauche parisienne a toujours fait d'un milieu dont elle s'est tenue obstinément éloignée.

C'est cette lacune que comble en grande partie le bel ouvrage *Albert Camus et les libertaires*³ tout récemment publié par Égrégories Éditions, qui servira à rafraîchir la mémoire des lecteurs d'aujourd'hui quant aux aspects les plus méconnus ou les plus oubliés, de l'engagement public de Camus. Ces divers textes



sont précédés d'une longue introduction de Lou Marin (un pseudonyme qui occulte un militant libertaire de nationalité allemande, du courant non-violent, éditeur de la revue *Graswürzelrevolution*), qui les met en perspective historique pour les rendre plus accessibles aux lecteurs d'aujourd'hui.

Sous le titre « Camus en débat dans... », ces textes sont rassemblés selon leur provenance, les divers organes de la presse libertaire proprement dite ou du syndicalisme révolutionnaire : les journaux de Louis Lecoïn et ses amis anarcho-pacifistes (*Défense de l'Homme, Liberté, Contre-Courant*) ; les porte-parole (*Le Libertaire* et *Le Monde libertaire*) du mouvement anarchiste organisé de l'époque, Fédération communiste libertaire et Fédération anarchiste ; la revue *Témoins*, publiée à Zurich sous l'impulsion de Jean-Pierre Samson, un nom bien oublié aujourd'hui⁴, ou encore *La Révolution prolétarienne*, à laquelle Camus était lié depuis 1948, l'année de création des Groupes de liaison internationale, où il avait côtoyé Monatte et ses camarades de la RP, Alfred Rosmer, Nicolas Lazarevitch ou Maurice Chambelland.

Enfin, c'est sur la « question espagnole » que se referme très logiquement le volume, dans l'épilogue duquel Freddy Gomez nous rappelle que, « si de forts liens d'amitié unirent les libertaires à Camus », dans le cas des anarchistes espagnols, « c'est d'autre chose qu'il fut question, d'un authentique sentiment de fraternité partagée », un sentiment qui répondait tant à l'attachement sentimental de Camus à la terre espagnole qu'à son choix en faveur de cette « pensée de midi », de cet « esprit méditerranéen » invoqué par lui dans l'admirable conclusion de *L'Homme révolté*, dont le présent volume nous donne du reste (trop court) extrait, tiré d'un numéro du *Monde libertaire*.

Les préoccupations personnelles du maître d'œuvre du volume l'ont amené à ouvrir le volume par des textes parus dans les revues animées par Lecoïn et liés à la question de la non-violence, abordée tant du point de vue théorique⁵ que sous ses aspects pratiques, avec une série de textes nettement postérieurs, écrits au moment des « événements » d'Algérie, qui évoquent la campagne menée par Lecoïn et ses amis en faveur du statut d'objecteur de conscience. On y lira aussi un long et intéressant article d'André Prudhommeaux (qui signe du nom de Prunier) inspiré par le différend entre Breton et Camus, un essai qui parut précédé d'une brève note de Lecoïn, très représentative de la réaction de nombre de libertaires face aux positions exprimées par Camus dans son essai.

C'est encore de *L'Homme révolté* dont s'occupent quelques-unes des plumes du *Libertaire* et du *Monde libertaire*, dont celle de Gaston Leval, qui refuse le procès en immoralisme intenté par Camus au Bakounine du *Catéchisme du révolutionnaire* et lui fait grief de ne pas avoir su distinguer le théoricien de la maturité, le père de ces « idées qu'appliquera le syndica-

lisme français », du Bakounine antérieur, encore à la recherche de ce qui allait être sa doctrine proprement « anarchiste ».

Si certains des articles tirés de *Témoins* reviennent encore sur le débat ouvert par Gaston Leval, la majorité des textes repris de cette revue dans Camus et les libertaires s'occupent de bien d'autres sujets, les uns suscités par les événements du moment, dont l'insurrection hongroise de 1956, ou plus anciens, comme la guerre d'Espagne, traitée ici par le biais d'une lettre de Simone Weil sur la violence révolutionnaire, communiquée à la revue par Camus lui-même.⁶

Quant aux écrits issus de *La Révolution prolétarienne*, il s'agit essentiellement d'interventions directes de Camus sur certaines des questions qui lui tenaient le plus à cœur, l'Espagne bien sûr, mais également la question algérienne, abordée sous la forme d'une brève lettre adressée en novembre 1957 à la rédaction de la revue où, prenant prétexte de l'assassinat par les hommes du FLN de plusieurs syndicalistes algériens proches de Messali Hadj, il dénonçait avec une véritable prescience « la direction totalitaire du mouvement algérien ».

Force est de reconnaître que, aussi intéressants que soient les divers articles rassemblés autour de Camus, ce volume perdrait une bonne partie de son intérêt sans les textes de Camus lui-même, écrits dans ce grand style qui est la marque propre de l'écrivain qu'il fut, un style qui avait sans doute le don d'exaspérer certains de ses critiques mais qui en a fait tout de même un des plus purs prosateurs de la littérature française du siècle dernier.

Un intéressant volume donc, qui met enfin en pleine lumière les liens privilégiés qu'entretient Albert Camus avec les porte-parole, syndicalistes révolutionnaires et anarchistes, de ce socialisme libertaire auquel il était profondément acquis. Il est pour le moins significatif que son dernier acte public ait été une réponse à un questionnaire envoyé à plusieurs personnalités par *Reconstruire*, une revue libertaire argentine. De ces réponses, rédigées le 29 décembre 1959, soit six jours avant l'accident mortel de Lourmarin, nous retiendrons la toute dernière où Camus répon-

dait à la question de savoir « comment on pourrait arriver à un monde moins opprimé par le besoin et plus libre » : « Donner, quand on peut. Et ne pas haïr, si l'on peut. » M. C.

1. Comme le mieux est toujours de se reporter aux textes eux-mêmes, on conseillera aux lecteurs intéressés par le sujet d'aller y voir de plus près, en lisant le dialogue de Breton avec Aimé Patri, reproduit dans les œuvres complètes (tome III) de Breton (La Pléiade, Gallimard, p. 1048-1055).

2. Dans l'épilogue de *Albert Camus et les libertaires*, Freddy Gomez cite un texte de son père, Fernando Gómez Peláez, témoignant des effets destructeurs sur l'état d'esprit de Camus de « la violence et la mauvaise foi des attaques de Sartre et de ses acolytes ».

3. *Albert Camus et les libertaires (1948-1960)*, écrits rassemblés par Lou Marin, Égrégores Éditions, Marseille, 2008, 361 pages, 15 euros.

4. Malgré la collaboration de Camus à la revue *Témoins* et l'amitié qui le lia à Jean-Paul Samson, celui-ci n'est pas cité une fois dans la biographie d'Olivier Todd.

5. On notera que, dans le dialogue paru dans *Défense de l'Homme* en juin 1949, Camus précise qu'il « faut apporter une limitation à la violence » mais que, pour sa part, il ne « prêche pas la non-violence ».

6. Il s'agit, bien sûr, de cette fameuse lettre à Bernanos où Simone Weil relatait un épisode vécu sur le front d'Aragon, qui a fait depuis l'objet de nombreux commentaires.



Labour History News

<http://labourhistory.net>

Albert Camus et les libertaires

Le projet de publier les écrits libertaires d'Albert Camus existait depuis plusieurs années et vient de voir le jour grâce aux éditions Egrégores. Lou Marin a présenté et rassemblé ces textes. Ils mettent en évidence les sympathies politiques d'Albert Camus qui fréquentait et appréciait les anarchistes, les anarcho-syndicalistes, les syndicalistes révolutionnaires et les marxistes non totalitaires. Il a été aux côtés des Espagnols anti-franquistes, des objecteurs de conscience, des victimes des systèmes totalitaires ...

A noter que ce livre a reçu un soutien chaleureux de Catherine Camus, fille de l'écrivain.

Albert Camus et les libertaires : écrits présentés par Lou Marin.
Marseille : Egrégores, 2008. 361 pages. 15 €.
ISBN : 978-2-9523819-4-9



**ALBERT CAMUS
ET LES
LIBERTAIRES**
Écrits rassemblés par
Lou Marin
Egrégories Éditions
2008, 358 p., 15 €

La violence « nécessaire et inexcusable »

Dans *L'homme révolté*, Albert Camus distingue le révolté du révolutionnaire. L'un est animé par l'éthique créatrice de valeurs nouvelles, l'autre est l'homme de la morale du pouvoir qui renonce à ce qui fut la noblesse de sa révolte au nom du pragmatisme et de l'efficacité. L'immanence de la révolte s'oppose à la transcendance de la révolution. En contemporain du communisme bureaucratique, et de ses avatars, Albert Camus n'aura de cesse de s'interroger, sans complaisance, en homme révolté qu'il fut, sur la nature révoltante de « la révolution triomphante ». Notamment – et le malentendu est loin d'avoir été levé – en dénonçant le caractère totalitaire pris par les mouvements de libération nationale. Tel le FLN qui n'hésita pas à assassiner des militants syndicalistes algériens, lui qui, dès les années trente, avait soutenu le mouvement de Messali Hadj.

La révolution, dit-il, « doit faire la preuve par ses polices, ses procès et ses excommunications, qu'il n'y a pas de nature humaine. La révolte, par ses contradictions et ses souffrances, ses défaites renouvelées et sa fierté inlassable, doit donner son contenu de douleur et d'espoir à cette nature ». En dressant ces bornes, il établit une cartographie qui le conduisit, lui le résistant, à considérer le caractère inévitable de la violence comme « nécessaire et inexcusable ». Dans tous les cas inexcusable ; et par aucune circonstance.

Ainsi lorsqu'à la lecture des textes rassemblés par Lou Marin, on découvre à quel point il n'a jamais cessé de se tenir du côté de l'éthique de la révolte, on n'est pas surpris. Il y a une cohérence qui à elle seule justifie qu'on lise avec le plus grand soin chaque page, chaque ligne, d'*Albert Camus et les libertaires*. Il n'est donc pas surpr-

nant non plus de découvrir qu'il eut avec ses amis anarchistes espagnols de la CNT en exil plus qu'une proximité de cœur, bien plus. Il fut fidèle en amitié. L'Espagne libertaire sera toujours cette vieille plaie mal cicatrisée qui à chaque spasme de l'histoire, à chaque nouvelle répression, se rouvrira et le fera réagir sur un mode personnel et affectif. Il n'eut de cesse, comme en atteste, entre autres, son texte intitulé « Calendrier de la liberté », de mettre en parallèle la répression des émeutes ouvrières de Berlin de 1953, puis l'écrasement de l'insurrection hongroise de 1956, et la nuit dans laquelle l'Espagne s'était enfoncée. Il n'oublia jamais de se souvenir et, toujours, rendit hommage à « cette cause qui n'a pas cessé d'être trahie ou cyniquement utilisée ». Elle a, à l'aune de son exigence éthique, la noblesse des hommes debout. C'est cette noblesse qui le conduisit assez naturellement à considérer, comme Louis Mercier, que la lettre de Simone Weil à Georges Bernanos qui relate un certain nombre d'excès commis par des miliciens anarchistes durant la révolution espagnole se devait d'être publiée (*Témoins* n° 8, 1955). Louis Mercier, le libertaire, affirme que « l'inquiétude est remède souverain pour la somnolence des esprits ». Et Camus d'ajouter qu'« il est bon que la violence révolutionnaire, inévitable, se sépare de la hideuse bonne conscience, où elle est désormais installée ». Dans *Le Libertaire* du 27 mai 1952, en réponse à une leçon ridicule et grotesque, prétentieuse et totalement déplacée de Gaston Leval, il nous rappelle modestement que l'homme révolté est, par essence, déchiré par ses contradictions. Le nihilisme, « la violence et le vertige de la destruction », et « le pouvoir de créer et l'honneur de la vie » l'écartèlent.

JLD